

Lacan Quotidien



N° 795 – Dimanche 28 octobre 2018 – 07 h 15 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Trop !

EN AVANT

Editorial

Qui est de trop ? par Christiane Alberti

De la nécessité de parler... comme acte de liberté

par Anne Colombel-Plouzennec

i Urgence ! par Bernard Seynhaeve

PARUTIONS

L'Os d'une cure Jacques-Alain Miller

i Urgence ! The lacanian review

ÉDITORIAL

Christiane Alberti

Qui est de trop ?

Pour un pays de 65 millions d'habitants, que représente l'immigration actuelle ? Pour le démographe qui raisonne en proportion, tempérant le fétichisme du nombre, c'est un taux de 0,3% qui se situe dans la moyenne européenne. *C'est beaucoup trop*, jugent d'aucuns, de plus en plus nombreux, à droite comme à gauche.

Dès lors, quel est le critère du *trop* ? Plus perforant : « Qui est de trop ? » (1), interroge François Héran. Nos politiques sont certes fondés à s'interroger sur les effets à long terme de cette tendance stable sur la société et l'économie, fondés aussi à vouloir réguler les flux de migration et surtout à s'interroger sur leurs conditions d'accueil et d'intégration, mais ils ne sauraient le faire sur des critères à l'idéologie peu masquée.

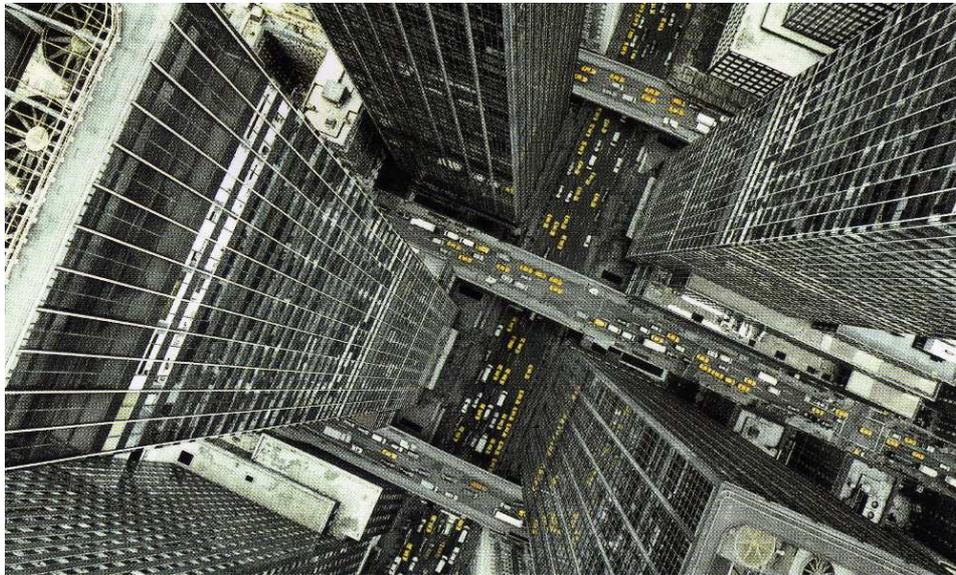
La politique du président Sarkozy a fait grand bruit du slogan d'*immigration choisie*, qui sous-entend que nous aurions le droit de choisir nos immigrés, là où la Constitution ne reconnaît pas un droit absolu de refus du droit de séjour. Derrière ce slogan, il ne s'agit pas simplement du recrutement sélectif de migrants professionnels en vigueur dans de nombreux pays dans le cadre du marché international du travail, mais d'user de la puissance d'un signifiant pour faire passer tout le reste de l'immigration comme *subie*, voire *indésirable*, quand elle est en réalité parfaitement légale, et constitue de surcroît la quasi-totalité de l'immigration.

La chose est claire. Parler d'immigration choisie, c'est d'emblée instiller dans le débat une note d'un autre registre : la dimension de l'envahissement, de l'intrusion, de l'occupation, soit rien d'une donnée technique ou politique, mais un jugement du ressort moral. Son composant essentiel est de mobiliser chez chacun une jalousie spéculaire qui se distingue de toute rivalité vitale immédiate, car elle forme son objet plus qu'elle ne le détermine. Lacan a su y reconnaître « l'archétype des sentiments sociaux » (2). C'est donc bien la vision du « à moi » ou du « chez-soi » conforme au complexe d'intrusion vissé au moi, qui fait la jauge du « trop d'immigrés ».

Dans son *Essai sur le principe de population* (1804), Thomas Malthus avait soutenu que l'insuffisance des ressources disponibles éliminait spontanément les pauvres en surnombre : « Au grand banquet de la Nature, il n'y a pas de couvert pour [eux]. »

De nos jours, les migrants sont nos pauvres. La visée assignée au comptage est en définitive toujours la même : les compter pour montrer qu'il y en a trop. Pour F. Héran, il y a lieu de les compter « parce qu'ils comptent tout simplement » (3).

Si les démographes eux-mêmes se déprennent de tout démographisme – ils ne croient pas que le nombre d'hommes fasse tout au point de compter plus que le mode de vie –, il faut toutefois remarquer que le nombre affole, qu'il suscite la hantise de la submersion par l'autre.



Un nombre affolant : les nouvelles classes dangereuses

La modernité suppose la multitude, les villes peuplées et débordantes. Les grandes villes accompagnent la modernité que Baudelaire ou Benjamin décrivaient. C'est une affaire de nombre. Il y a un réel de la masse qui imprègne la subjectivité contemporaine. L'effet du nombre sur les masses (actives ou passives ?) est d'ailleurs une question très discutée dans la modernité politique. Mais surtout : la masse traduit l'entrée de la personne dans la quantification et le désenchantement qui l'accompagne. Celui que les penseurs de la postmodernité ont tant décrit, notamment Charles Taylor. Le héros de Musil décrit à merveille le désenchantement que la statistique fait subir à la personne : « l'opérateur dissèque sa personne en éléments insignifiants » (4). Mais cette décomposition élémentaire, quand elle s'effectue sur les grands nombres, a un effet sur la liberté : « Plus le nombre d'individus est grand, dit Quetelet, plus la volonté individuelle s'efface et laisse prédominer la série des faits généraux » (5). Le destin statistique a pour effet de substituer le typique à l'unique.

Musil écrit que l'influence croissante des masses, du grand nombre, rend l'humanité toujours plus moyenne. Montée en puissance de l'homme moyen. Les identifications sont prises en masse, au détriment de la singularité, et contribuent à l'extension de la ségrégation.

De même que les classes dangereuses du XIX^e siècle décrites par Chevalier font peur parce qu'elles procèdent d'une mutation qui a conduit aux sociétés industrielles, les migrants se déplacent aujourd'hui dans un monde défait. Les dispositifs qui permettaient l'intégration, voire l'assimilation des individus dans une société, toute la puissance syncrétique du politique, ont volé en éclat. Le déclin du commun s'accompagne d'une poussée planétaire de ségrégation. Mais la notion de classe dangereuse n'a de sens que si l'on admet qu'elle porte toujours en gestation une logique de classe laborieuse.

N'est-ce pas ce capital humain que les migrants sont sommés de constituer avec leur peau, étant eux-mêmes à la place où se fait sentir l'étau de l'exploitation : ils sont eux-mêmes matière première, porteurs de fonction (*Träger*) disait Althusser, cette concrétion de valeurs capitalisables, « égalés à plus ou moins d'unités de valeur » (6). Nous assistons ainsi à une

dénudation de plus en plus extrême du discours qui nous gouverne. Le capital humain se joint au capital, s'inscrivant comme valeur à inscrire ou à déduire de la totalité qui s'accumule. Le mystère de la valeur s'en trouve réduit, les modes de jouir s'homogénéisent du fait qu'ils sont passibles de comptabilité.



Ni sol ni sang, mais érotique du temps

La volonté politique la plus déterminée est impuissante si elle fait fi des ressorts élémentaires de notre existence. Épaissir le manteau réglementaire, démonter le réseau des passeurs, agir sur les pays d'origine, etc. ne peut rien contre le « marché secret des exils », comme Philippe La Sagna l'a si bien nommé. Ces mesures ne dissuadent en rien de se frayer un chemin. Elles n'arrêteront pas ceux qui veulent vivre une autre vie : « La vie ou plutôt la qualité de vie que

l'on peut proposer à l'autre, à ses enfants, sa compagne, la place dans le monde de chacun est aujourd'hui l'objet d'un marché secret » (7).

Le phénomène de la migration va croissant : déplacement, mobilité et labilité sont des symptômes caractéristiques d'une époque. Le sujet à la dérive, là où l'agir a pris le pas sur l'être, est occupé à se déplacer à la recherche d'une cause. Pour la psychanalyse, un sujet n'a pas d'autre identité que celle du désir qui l'oriente. Cette identité par le désir n'est pas réductible à des identités données, celles du sol, celle des ancêtres... Aucun nom, aucune nationalité ne saurait épuiser cet être de désir. Or ni le sol, ni le sang n'agissent. Ils ne sont rien en regard d'un choix inaliénable de chaque jour qui se compose avec le temps, l'érotique du temps.

La valeur d'une existence : sur le chemin, la pierre

Demography is not destiny, dit-on outre-Atlantique pour marquer la marge de manœuvre des politiques. Or, dans cette sphère de l'existence, la résultante de choix individuels reste absolument incalculable. Je dirai incalculable, car le déplacement de populations concerne essentiellement des corps parlants.

Jacques-Alain Miller a fait résonner pour nous cette actualité, en l'éclairant d'un faisceau structural (8). Les êtres parlants se mettent en mouvement car leur jouissance est de structure refusée, ce qui veut dire déplacée : la jouissance doit être refusée pour être atteinte sur le plan symbolique, c'est ce que Lacan appelle la loi du désir.

Le déplacement percute le corps des êtres parlants. Pas seulement parce qu'il porte au grand jour la brièveté de la vie ou la solitude fondamentale, mais parce qu'il révèle la charge secrète du corps. Et pas seulement sa charge mortelle. Comme si le corps retrouvait sa position juste.

Pour Lacan, l'histoire elle-même est une fuite « dont ne se racontent que les exodes [...] ». Ne participent à l'histoire que les déportés : puisque l'homme *a* un corps, c'est par le corps qu'on l'a. Envers de l'*habeas corpus* » (9). Pour avoir une histoire, il faut bouger, s'arracher à ses signifiants natifs, là où l'histoire prend le pas sur l'ethnographie. Même en restant sur place, les signifiants ne nous retiennent pas, ni ne suffisent à asseoir notre existence. L'histoire est celle de la jouissance qui se déplace et elle ne raconte que ça, soit des exodes. L'être est toujours agité par une jouissance qu'il ne comprend pas. Celle-ci ne nous décerne aucun être, mais, bloc chu d'un désastre obscur, elle fait le fondement de notre existence. Sans répondant dans le savoir, sans possibilité d'arrimage à une identification. On est... rien du tout, on n'a qu'un corps.

Pourquoi l'envers de l'*habeas corpus* ? On interprète l'*habeas corpus* comme l'énoncé latin d'un droit fondamental à disposer de son corps, « sois maître de ton corps », adressé au prisonnier. Or, c'est par cette formule que commence l'ordre : *habeas corpus ad subjiciendum*, qui signifie littéralement : « que tu aies le corps pour le soumettre », qui s'adresse au geôlier. Lacan très ironique joue de la langue. Tu as un corps / c'est par ton corps que je t'aurai.

Le processus du déplacement fait surgir un terme incommensurable avec le reste des données : ce plus énigmatique du *plus-de-jouir*, qui est en un sens calculable dans l'« économie », mais incalculable au regard de la jouissance.

Il suppose que l'immigré sacrifie une partie de son identité, son pays, sa famille, son histoire parfois, pour survivre, mais cela n'abolit pas le plus-de-jouir dans l'affaire. Il ne peut pas être aboli, pas plus que le hasard.

En somme, le déplacement des êtres parlants, congruent avec le mouvement de la vie, n'est concevable que si l'on ajoute un élément supplémentaire, incomparable aux symboles, aux images : ce que Lacan appelle l'objet *a*, soit un objet supplémentaire, « la pierre qu'il y a sur tout chemin » (10). « C'est la pierre de Zénon qui empêche tout être qui se meut d'arriver à son but, et même de quitter son point de départ. » Quels que soient le trajet, le pays, le moment, on rencontre en chemin une pierre. Impossible de partir. Impossible d'arriver.

Dans l'analyse, le chemin est celui de la parole. S'y éprouve le changement qui s'opère sur le sujet lui-même, lorsqu'il se déplace et s'éloigne de la répétition. Tenter de traverser l'histoire, de « passer au travers » à la manière de Pierre Boulez qui entendait de la sorte rencontrer les œuvres : faire en sorte que rien ne soit fixé, ni le passé, ni le futur.

Extraits d'un texte à paraître sous le titre « Migration ordinaire. Patadémographie ou roc du réel », La Cause du désir, n°100, novembre 2018. À lire ! - disponible à la commande sur ecf-echoppe.com

1 : Héran F., *Avec l'immigration*, Paris, La Découverte, 2017, p. 59.

2 : Lacan J., « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 43.

3 : Héran F., *Avec l'immigration*, *op. cit.*, p. 239.

4 : Miller J.-A., « L'ère de l'homme sans qualités », *La Cause freudienne*, n° 57, juin 2004, p. 232.

5 : *Ibid.*

6 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 232.

7 : La Sagna Ph., « Le marché secret des exils », EuroFédération de Psychanalyse, 24 janvier 2018, disponible sur le site forumeuropeoroma.com.

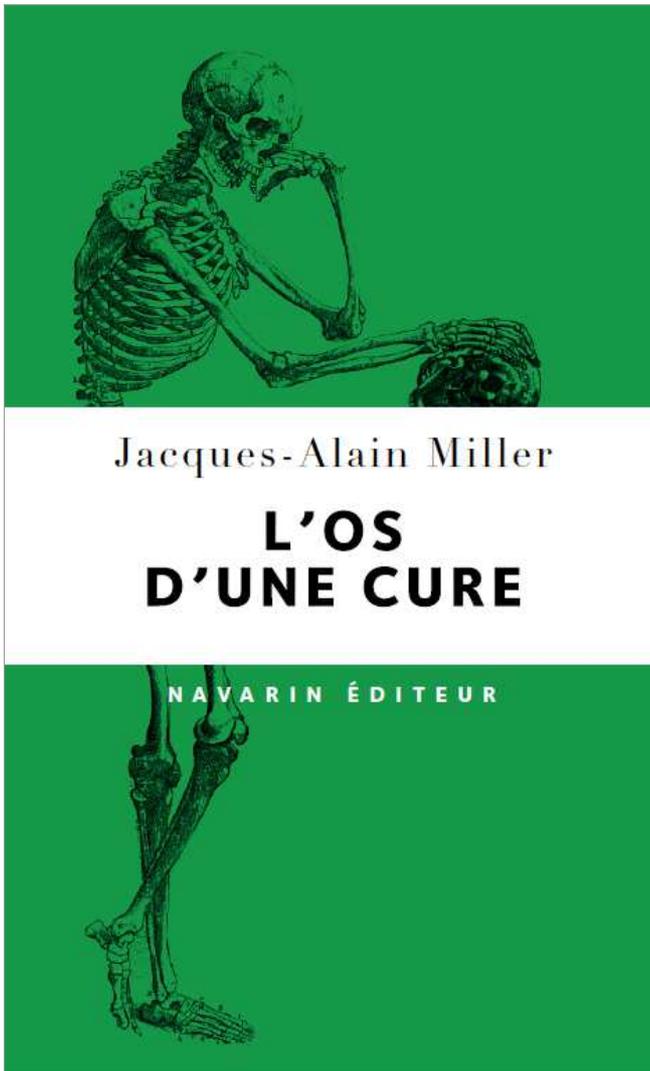
8 : Cf. Miller J.-A., « Enfants violents », in *Après l'enfance*, Paris, Navarin, 2017, p. 198-199.

9 : Lacan J., « Joyce le Symptôme », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 568.

10 : Cf. Miller J.-A., *L'Os d'une cure*, VIII^e Rencontre brésilienne du Champ freudien (1998), Paris, Navarin, 2018, p. 14-16. Disponible dès maintenant à la commande, notamment sur ecf-echoppe.com, [ici](#). En librairie mi-novembre.

Jacques-Alain Miller

L'OS D'UNE CURE



Qu'est-ce que l'os d'une cure ?
Après l'imaginaire, l'identification phallique et le fantasme, la dernière réponse est le symptôme, précisément le *partenaire-symptôme*. C'est un mode de jouir de l'inconscient, du savoir inconscient, de l'articulation signifiante. C'est aussi un mode de jouir du corps de l'autre, qui est autant le corps propre que celui d'autrui.

Tel est le squelette de la relation de couple. Le mode de jouir féminin exige que le partenaire parle et aime ; l'amour est tissé dans la jouissance. Le mode de jouir masculin exige que le partenaire réponde à un modèle et l'exigence peut porter sur un détail.

Une psychanalyse procède d'une *opération-réduction* vers le réel. La parole y tourne autour de cet os, en spirale, le serrant de plus en plus près, jusqu'à le sculpter.

En librairie mi-novembre 2018 – diffusion Interforum – et bien sûr aux 48^{es} Journées de l'ECF !

Commandez-le dès à présent !

[sur ecf-echoppe.com](http://sur.ecf-echoppe.com)



De la nécessité de parler... comme acte de liberté

par Anne Colombel-Plouzennec

C'est un billet animé que je vous propose ici, animation vivante en réponse à une oppression. Ma respiration se trouve oppressée à entendre les méfaits perpétrés à l'encontre de personnes désormais identifiées comme engeance de l'humanité au Brésil : les homosexuels. Les médias relayent les violences dont sont victimes des personnes ainsi qualifiées : « Intimidations, insultes, agressions et même meurtres » (1). Si ces agressions « ne visent pas seulement les communautés LGBT », mais bien au-delà, tout autre (en l'occurrence, « tous les adversaires » de l'actuel candidat à l'élection présidentielle au Brésil), cette modalité de ségrégation n'en est pas moins une alarme.

Pourtant, les ressorts et mécanismes en sont tout à fait bien connus. Ainsi Lacan pointe-t-il clairement « l'égarement de notre jouissance » (2) et le processus consistant à situer dans l'Autre *ladite* jouissance « en tant que nous en sommes séparés ». Éric Laurent précise que : « La logique développée par Lacan est la suivante. Nous ne savons pas ce qu'est la jouissance dont nous pourrions nous orienter. Nous ne savons que rejeter la jouissance de l'autre » (3) et vouloir la « normaliser », pour son « bien » évidemment. « Choc des jouissances » sur fond d'égarement initial quant à la nature même de notre propre jouissance singulière, d'« un non-savoir fondamental sur la jouissance qui correspondrait à une identification ». Rejet de la jouissance comme Autre.

Alors pourquoi suis-je spécialement touchée ? Il y a, bien sûr, l'insulte, la violence et la mort. Il y a aussi la sidération devant le pourcentage de votants qui propulsent ce candidat en tête de liste. Il y a le constat de la défaillance du symbolique à venir circonscrire l'horreur, qui aboutit à ce qu'un tel discours s'expose sans fard.

Mais sans doute y a-t-il autre chose encore, qui a trait à ce que cette qualification d'homosexuel, à suivre les identifications proposées par l'Autre, me concerne aussi. Alors, qu'est-ce que cette « homosexualité » pour moi ? Est-ce un point d'identification ? Je ne l'avais jamais conçue comme tel. Est-ce que cela nommait pour moi une jouissance particulière ? Je n'en avais jamais eu ni l'idée ni le ressenti. Bien sûr, il y avait les

coordonnées qui me sont spécifiques qui ont mené au choix d'objet sexué, au choix de mon épouse, à un certain rapport au sexuel... Mais ce qui me semble évident, c'est que là ne se situe pas ce que j'ai de plus intime, cette jouissance séparée, qui fait de moi ce que je suis. Ce point-là, assimilé à « la conséquence d'un sort » (4) plutôt qu'à un choix, ce qui « rattache l'être du sujet à la racine de son existence », est ce qui ex-siste de la rencontre d'un signifiant asémantique et du corps. Ce corps-là se jouit, d'une jouissance *auto*, mais qui peut également assurément être qualifiée d'*hétéro*, au sens de « non intégrée, c'est-à-dire non prise en charge par le symbolique » (5). Dit simplement, « parler d'homosexualité en psychanalyse ne donne aucun élément sur le mode singulier de jouissance du sujet » (6).

Alors, que je sois homosexuelle « comme ils disent » (7) (et bien d'autres choses encore), voilà une dimension que je ne tais pas (mon mariage en témoigne), mais que je ne dis pas non plus particulièrement. C'est le moment politique qui m'invite à mieux cerner ce qui en fait le ressort et à pouvoir en faire un certain usage. En fait, il y avait là pour moi – comme en d'autres choses –, une dimension « de contrebande », ce qui peut s'entendre à triple entrée : 1- ce qui ne se sait pas, 2- ce qui se fait « en douce » et 3- ce qui relève de l'identification au phallus.

M'en servir, dans la perspective analytique, consiste sans doute à le nommer et à sortir de la solitude de cette jouissance. Mais m'en servir, politiquement, consiste certainement à parler, à partir de ce point, comme acte de liberté.

Pour revenir à la situation des personnes « LGBT » au Brésil, considérer que certaines personnes sont agressées, voire tuées à ce titre, m'est doublement insupportable. Il y a l'insupportable du crime même, mais aussi de ce qu'il puisse être porté en idéal – défense de la peine de mort, de la torture et du port d'armes (8) par le candidat d'extrême droite à la présidentielle, ce dont d'aucuns se saisissent pour jouir d'une forme d'impunité : légitimation de l'incapacité à « aimer un fils homosexuel » (9), présentation des « violences corporelles contre des enfants qui présentent des tendances homosexuelles [comme] “tolérables” » (10), banalisation du viol... Et cet insupportable est doublé de celui que ce soit au titre d'une pâle tentative de nomination de la jouissance, du côté de l'horreur, par l'Autre.

1 : Gatinois C., « Au Brésil, le triomphe attendu de Bolsonaro déchaîne les violences homophobes », *Le Monde*, 11 octobre 2018, disponible [ici](#).

2 : Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 534.

3 : Laurent É., « Le racisme 2.0 », *Lacan Quotidien*, n°371, 26 janvier 2014, disponible sur www.lacanquotidien.fr

4 : Caroz C., « Modes de jouir, le temps pour choisir », Colloque Uforca 2015, disponible sur le site lacan-universite.fr, [ici](#).

5 : Lacadée-Labro D., « Du symptôme au sinthome », *Ironik*, n° 12, 28 janvier 2016, disponible sur le site lacan-universite.fr, [ici](#).

6 : Paz Rodríguez Diéguez M., « Lacan, les homosexualités et le queer », disponible [ici](#).

7 : Aznavour C., « Comme ils disent », 1972.

8 : Cf. Narduzzi-Londinsky G., « Qui est Jair Bolsonaro, le député homophobe d'extrême-droite qui espère profiter des déboires de Lula ? », *Les inrocks*, 11 avril 2018, disponible sur internet.

9 : Rubetti M., « Élections au Brésil : les déclarations polémiques de Jair Bolsonaro », *Le Figaro*, 8 octobre 2018, disponible [ici](#).

10 : Narduzzi-Londinsky G., « Qui est Jair Bolsonaro, le député homophobe d'extrême-droite qui espère profiter des déboires de Lula ? », *op.cit.* .



¡ Urgence !

par Bernard Seynhaeve

« ¡Urgence ! » est le titre du congrès 2019 de la New Lacanian School (NLS). L'urgence clinique, l'urgence de l'être parlant, l'urgence du *parlêtre*. *The Lacanian Review* consacre à ce thème son tout prochain numéro 6.



Tel un solide, l'urgence est une problématique qui peut être abordée par différents angles. Elle peut être abordée sous l'angle du trauma, mais aussi par l'arête de l'entrée dans la cure ou encore par celle de la fin de la cure et s'articuler à la satisfaction ; ou encore par la face de l'accueil de la souffrance psychique en institution. Bref, ce thème s'inscrit dans la suite logique des congrès précédents, avec l'urgence qui se fait pressante dans l'actualité de notre École et de la civilisation. Cette urgence, c'est l'engagement éthique de la NLS dans le débat citoyen mondial (1).

Il m'est apparu intéressant d'aborder la question par le prisme du tout dernier Lacan. Je vous propose de nous intéresser en particulier au texte ultime de Lacan que Jacques-Alain Miller a commenté à plusieurs reprises dans son cours, la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* ». Il traite de la passe. Quatre signifiants majeurs en font l'objet : l'inconscient réel, les cas d'urgence, la satisfaction et évidemment la passe. Je les considère comme quatre concepts nouveaux, ils s'articulent l'un à l'autre.

Jacques-Alain Miller a donné son accord pour que ce texte majeur de Lacan soit publié dans *The Lacanian Review*, dans sa version française et dans une nouvelle traduction en anglais (2). À notre demande, il a accepté la publication associée des trois premières leçons de son cours « Le tout dernier Lacan » (3) et de celle parue sous le titre « La passe du parlêtre » (4) qui commentent cette « Préface... », qu'il nomme « L'esp d'un laps », et ce en français et en anglais(5).

Votre attention, s'il vous plaît !

Ne me demandez pas pourquoi ce point d'exclamation culbuté à l'espagnole. La question m'a été posée. Je vous réponds : je ne sais pas. Ou peut-être pour que la question me soit posée. Je sais seulement que ça ne se fait pas, que c'est une faute de grammaire. C'est probablement la bonne raison : fauter. J'aime ça. C'est le côté surréaliste qui redouble le ton et l'insistance, de la surprise du titre. Je suis belge quand même aussi !

En français, le point d'exclamation, autrefois appelé point d'admiration, exclame, il insiste sur l'importance qu'on donne au signifiant. Il peut aussi signaler le danger, comme dans la signalisation routière. Sur votre tableau de bord, il signale une alarme. Les Espagnols

le redoublent, c'est magnifique. Comme j'aimerais que cela soit aussi dans la langue de Molière. Pourquoi les Espagnols en ont-ils le droit et pas nous ? Pourtant le redoubler souligne davantage l'insistance du message, de sa surprise, en tout cas il intrigue et pousse peut-être à tenter d'en savoir davantage sur ce titre, sur le signifiant qui s'y articule.

Ce point d'exclamation culbuté attire sur lui toute l'attention : « votre attention cher lecteur, s'il vous plaît ! » Ce point d'exclamation « précipite » celui qui ose le regarder, celui qui ose lire, dans le trou du savoir que suggère le signifiant qui le suit. Alors, tant pis, redoublons-le.

Ce numéro spécial de *The Lacanian Review* constituera un outil de travail dans la perspective du congrès 2019 qui aura lieu à Tel-Aviv les 1^{er} et 2 juin 2019.

Extrait adapté du texte à paraître tout prochainement en introduction de The Lacanian Review, n° 6, Paris-New York, NLS, 2018.

1 : Cf. Miller J.-A., *La movida Zadig* n° 1, « Le Réel de la vie », Paris, Navarin, 2017, quatrième de couverture : « [Selon Lacan] la psychanalyse s'inscrit comme l'envers du discours du maître, et non pas sa servante [...]. À nous [...] de prendre notre place dans le débat citoyen mondial : nous avons beaucoup à dire et sur les discours politiques et sur les personnes politiques. »

2 : Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres écrits*, p. 571-73. Traduction anglaise par Russell Grigg. À lire dans *The Lacanian Review*, n° 6, Paris-New York, NLS, automne 2018.

3 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le tout dernier Lacan » (2006-2007), trois premières leçons, première transcription *Quarto*, n° 88-89, décembre 2006, & n° 90, juin 2007.

4 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse » (2008-2009), leçon du 21 janvier 2009, première version, « La passe du *parlêtre* », *La Cause freudienne*, mars 2010, n° 74, p. 113-123.

5 : Leçons établies par Christiane Alberti et Philippe Hellebois en français. Traduction anglaise par Russell Grigg. À lire dans *The Lacanian Review*, n° 6, Paris-New York, NLS, automne 2018.

Abonnez-vous maintenant et recevez The Lacanian Review chez vous!
Subscribe now and receive The Lacanian Review at home !

The Lacanian Review vous emmène dans l'espace de l'inconscient réel, celui du dernier Lacan, réinterprété pour cerner au plus près l'urgence du moment présent.

- Avec une série exceptionnelle et en version bilingue français-anglais de textes de Jacques Lacan et de Jacques-Alain Miller.
- Avec aussi une conférence magistrale d'Éric Laurent, les témoignages des AE, des interviews, un abord clinique et théorique du temps logique et de son usage dans la cure.

Ce numéro nous emmène vers le prochain congrès de la NLS en 2019 à Tel Aviv et qui aura pour thème « ; Urgence ! »

Subscribe now, it's urgent!

Abonnez vous, c'est urgent !

<https://www.ecf-echoppe.com/produit/abonnement-a-the-lacanian-review/>

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédactrice en chef : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay (virginie.leblanc@gmail.com ,
faypenelope@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI